

ains dans l'autre; elle répétait ces mots : — Promettez-vous?... et me regardait en face, obstinément avec une crainte suppliante et une confusion qui faisait mal à voir.

Que faire ? J'avais là, complètement à ma merci, une personne inconnue, — cette inconnue était une femme sans ressources et sans protection. Pas une maison dans le voisinage, pas un passant à qui je pusse demander conseil; d'autre part, je ne me connaissais pas au monde un seul droit qui m'investit sur elle d'un contrôle quelconque, alors même que j'aurais su comment exercer ce contrôle. Les événements survenus depuis projetèrent leur ombre sur le papier même où je trace ces lignes, et ils m'ont appris à me méfier de moi. Cependant, dirai-je encore, que faire en pareille passe ? Je ne me charge pas de l'apprendre à ceux qui ne le savent point; mais voici ce que je fis. Je tâchai, par quelques questions, de gagner du temps.

— Êtes-vous bien sûre que votre amie de Londres voudra vous recueillir à cette heure indue ?

— Parfaitement sûre. Dites simplement que vous me laisserez vous quitter où et quand il me plaira; dites que vous ne vous mêlerez pas, malgré moi, de ce qui me concerne ! Voulez-vous me promettre cela ?

Et comme, pour la troisième fois, elle répétait ces paroles, elle se rapprocha de moi et posa sa main sur ma poitrine tout à coup avec un geste à la fois doux et furtif. — Main frêle, main glacée, (je la sentis en l'écartant) même en cette nuit brûlante. N'oubliez pas que j'étais jeune; n'oubliez pas que cette main, posée si près de mon cœur, était celle d'une femme.

— Promettez-vous ?

Oui...

Une parole bien simple ! ce mot familier qui passe à chaque heure du jour, sur les lèvres de tout le monde. Et pourtant, mon Dieu ! je tremble mainte-

nant rien qu'à le voir écrit devant moi... Nous nous dirigeâmes vers Londres, et, à cette heure paisible, la première du jour nouveau, — nous marchâmes côte à côte, moi et cette femme dont le nom, le passé, le caractère, les projets, dont la présence même à mes côtés, en ce moment, étaient pour moi autant de mystères impénétrables. Il me semblait rêver. Était-je bien Walter Hartright ? Cette route, était-ce bien la même si "passante," si vulgairement hantée; les dimanches, par les bourgeois ? Était-il bien vrai qu'une heure auparavant je venais de quitter la paisible et décente atmosphère du "cottage" maternel ? J'étais, en vérité, trop étonné de moi-même, et trop dominé par un sentiment de vague remords, — pour oser, pendant les premières minutes, adresser la parole à mon étrange compagne. Ce fut elle, qui, la première, rompit le silence.

— J'ai une question à vous faire, dit-elle tout à coup : connaissez-vous, à Londres, beaucoup de monde ?

— Oui, beaucoup.

— Beaucoup de nobles ?... beaucoup de gens titrés ?...

Cette question bizarre était évidemment dictée par je ne sais quel soupçon. J'hésitai avant d'y répondre.

— Quelques uns, dis-je, après un instant de silence.

— Beaucoup ? — Elle suspendit ici sa phrase et promena sur mon visage un regard scrutateur. — Beaucoup de gens ayant le rang de "baronet ?..."

Trop étonné pour répondre, je la questionnai à mon tour.

— Pourquoi me demandez-vous ceci ?

— Parce que, dans mon intérêt, j'espère qu'un certain "baronet" vous est inconnu.

— Voulez-vous me dire son nom ?

— Je ne puis. Je n'ose... Je ne m'appartiens plus, quand je le prononce.

En ce moment, elle parlait haut et presque sur le ton de la menace, levant

vers le ciel sa main fermée et l'agitant par un geste passionné; puis, subitement, elle sembla reprendre possession d'elle-même et réfrénant les éclats de sa voix, elle ajouta presque bas :

— Nommez-moi tous ceux que vous connaissez !

Je ne pouvais guère me refuser à une curiosité si insignifiante, et je lui livrai trois noms. Les deux premiers étaient ceux de deux chefs de famille dont j'avais les filles pour élèves; le troisième, celui d'un jeune célibataire qui naguère m'avait emmené à bord de son yacht pour me faire faire quelques esquisses.

— Ah ! dit-elle avec un soupir de soulagement, vous ne le connaissez pas... Vous-même, êtes-vous noble ?... êtes-vous titré ?...

— Il s'en faut... Je ne suis qu'un pauvre professeur de dessin. Au moment où mes lèvres articulaient cette réponse, peut-être avec quelque amertume, elle prit mon bras, par une de ces brusques inspirations qui lui étaient propres.

— Il n'est pas noble !.. pas titré... se redisait-elle. Dieu soit loué ! Je puis me fier à lui...

J'étais parvenu jusqu'ici, par considération pour ma compagne, à maîtriser ma curiosité; mais, cette fois, je n'y tins plus.

— Je crains que vous n'ayez de graves motifs de crainte contre quelque personnage noble et titré, lui dis-je. Je crains que ce "baronet," dont vous ne voulez pas me révéler le nom, n'ait eu envers vous quelques torts graves. Serait-ce lui, par hasard, qui vous oblige à vous trouver ici; la nuit, dans un si grand embarras ?

— Ne me faites pas de questions ! ne me forcez point à parler de ceci ! répondit-elle. Je ne suis pas encore en état... J'ai été cruellement traitée, trompée cruellement... Vous mettez le comble à vos bontés si vous voulez marcher un peu plus vite et ne plus m'adresser la

parole.. Ce qui m'importe, maintenant, c'est de me calmer, si toutefois je le puis.

Nous doublâmes donc le pas, et pendant une demi-heure, tout au moins, pas une parole ne fut échangée entre nous. De temps en temps, toute autre question m'étant interdite, j'interrogeais son visage par quelques regards jetés à la dérobée. Il n'avait pas changé d'expression : les lèvres étaient toujours serrées fortement l'une contre l'autre; le front avait gardé ses plis attristés; le regard, à la fois ardent et vague, se portait toujours droit en avant. Nous avions gagné les premières maisons du faubourg et nous approchions du nouveau collège Wesleyen, quand ses traits rigides se détendirent un peu et alors elle reprit d'elle-même la conversation interrompue.

— Habitez-vous Londres ? dit-elle.

Oui, répondis-je, et au même moment, l'idée me vint qu'elle pouvait avoir formé le projet de recourir à moi pour quelque assistance ou quelques conseils; il fallait, en ce cas, lui épargner un désappointement possible, en l'avertissant que j'allais sous peu m'absenter de chez moi. Aussi ajoutai-je immédiatement :

Demain, par exemple, je quitterai Londres pour quelque temps. Je vais à la campagne.

Où ? demanda-t-elle : au nord ou au midi ?

Au nord, dans le Cumberland.

— Le Cumberland ! répéta-t-elle avec une sorte d'onction. Ah ! je voudrais bien y aller, moi aussi. J'ai passé dans le Cumberland de bien heureuses années...

J'essayai, une fois encore, de soulever le voile étendu entre cette femme et moi.

— Peut-être, êtes-vous née, lui dis-je, dans la belle région des Lacs ?

— Non, répondit-elle, mon pays natal est le Hampshire; mais autrefois j'ai passé quelque temps dans une des écoles